

LA CIVILISATION PHARAONIQUE ÉTAIT-ELLE KAME/KMT/NÈGRE ?

L'état de la question en égyptologie avant et après « Nations Nègres et Culture »

Mubabinge Bilolo

Éditions Présence Africaine | « Présence Africaine »

1989/1 N° 149-150 | pages 68 à 100

ISSN 0032-7638

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-presence-africaine-1989-1-page-68.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Présence Africaine.

© Éditions Présence Africaine. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La civilisation pharaonique était-elle KAME/KMT/NÈGRE ?

L'état de la question en égyptologie
avant et après « Nations Nègres et Culture »

I. — REMARQUES PRÉLIMINAIRES (*)

Le but de cette étude est de survoler laconiquement les thèses dominantes en égyptologie, avant et après Cheikh Anta Diop, sur la race primitive de KMT (Égypte) antique. La question : « L'Égypte antique est-elle nègre ou noire ? » peut paraître sensée. Mais au fond, elle est une tautologie. Le mot « Égypte » est d'origine grecque. Le pays en question s'appelle en égyptien *Km.t*, en copte *KAME/KHME/XHMI*. Ce mot signifie « La Noire », « Nègre ». C'est le féminin d'un adjectif substantivé *km* « noir », « nègre », « noir charbon ». En remplaçant le terme grec « Égypte », par un terme égyptien, nous aurons la formulation tautologique suivante : « *Kmt/KHME* est-elle *kmt/kame* ? » ou « La Noire est-elle noire ? » Cette question peut avoir un sens, dans le cas où « La Noire » désignerait le pays « Pays noir ». Et même dans cette hypothèse, la difficulté demeure : « "Le Pays noir" appartient-il aux pays noirs ou au monde noir ? » Pour éviter cette difficulté, j'ai préféré parler de la « civilisation pharaonique ». Le mot nègre est ici synonyme de noir et il désigne la couleur d'un être ou d'un objet.

En transformant la thèse de Cheikh Anta Diop en une question, je la replace dans sa matrice de surgissement. La question posée est antérieure à la naissance de l'égyptologie moderne et le débat qu'elle a suscité se poursuit. Le survol laconique des thèses dominantes n'est pas une fin en soi. Par-delà ce survol, nous poursuivons d'autres objectifs :

Primo, permettre une appréciation sans complaisance de la con-

(*) Voir notes en fin d'article.

tribution de Cheikh Anta Diop à la problématique de la race de *Kmt* antique ;

secundo, mettre en évidence la position dominante en égyptologie occidentale sur la thèse de l'origine nègre des *kmtyw/KHME* ;

tertio, montrer, aux Africains qui considèrent comme clos le débat sur la race qui est à l'origine de la civilisation pharaonique et nubienne, que ce débat vient à peine de s'ouvrir et qu'il leur appartient de le poursuivre de façon systématique et rigoureuse.

Le professeur Cheikh Anta Diop était un *Hm-n-M3^ct*, « Serviteur/Prêtre de la Vérité-Justice-Rectitude ». Sa vie était caractérisée par *mrw.t*, « l'amour » de la Maat. Son œuvre est une lutte contre le *grg* « mensonge » et *hm* « l'ignorance » en vue de faire triompher ce qui est vrai (*m3^c*) et sûr (*dry*). Diop a ouvert des pistes de recherche et de réflexion que les générations à venir pourraient entretenir et prolonger critiquement. Il a formulé des vœux et il nous appartient de les concrétiser.

Cette étude comprend trois parties. La première attire l'attention sur le danger du triomphalisme dans certains hommages consacrés à Cheikh Anta Diop. Ce triomphalisme véhicule implicitement une réduction indue des apports de Diop à sa thèse sur l'origine nègre de la civilisation pharaonique. La deuxième partie tente d'établir l'état de la question avant *Nations Nègres et Culture*. La troisième partie examine les thèses soutenues dans certaines publications égyptologiques et anthropologiques postérieures à 1955. Les remarques finales viendront réitérer le vœu de voir les chercheurs africains se pencher, avec tout le sérieux nécessaire à toute entreprise qui se veut scientifique, sur cette question de la race de « Ta-meri » (= la « Terre aimée » = un autre nom de *Kmt*) et de la Nubie.

Je parlerai de l'Égypte, parce que les travaux que je présente parlent tous de l'Égypte. Mais le lecteur doit se rappeler que le pays ainsi nommé s'appelait en égyptien « La Noire » (*Km.t*).

II. — CHEIKH ANTA DIOP À TRAVERS QUELQUES HOMMAGES

La plupart des hommages consacrés à Cheikh Anta Diop considèrent non seulement sa thèse de l'origine nègre de la civilisation pharaonique comme constituant son apport par excellence aux sciences et à la conscience politico-historique africaines, mais ils affirment aussi que cette thèse est dans une large mesure admise (1). C'est ainsi que Houedanou s'est permis d'écrire, dans

son hommage publié dans *Afrique Nouvelle*, n° 1908 du 12 février 1986 :

« *Aujourd'hui, cependant, dans l'ensemble, la communauté scientifique internationale, particulièrement le milieu des égyptologues est quasiment unanime à reconnaître la solidité et la véracité des propositions fondamentales de Cheikh Anta Diop : le premier homme sur terre est apparu en Afrique ; la civilisation de l'Égypte pharaonique a été bâtie par des Noirs...* » (2).

Abondant dans le même sens, Edem Kodjo note :

« *Le corps à corps dura longtemps, jusqu'à ce colloque du Caire de 1974 sur "le peuplement de l'Égypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique" organisé par l'Unesco. Diop et son disciple, Théophile Obenga, y brillèrent de mille feux. La victoire morale du savant sénégalais fut incontestable, même si on préféra user de subterfuges et d'euphémismes. "Mis à part un participant, nous dit le rapport final, personne ne refusa globalement ses thèses... L'Égypte était africaine dans son écriture, dans sa culture et dans sa manière de penser (...)" On ergota sur un possible métissage* » (3).

Les affirmations de ce genre reviennent abondamment dans les hommages rendus à Cheikh Anta Diop et je suis sûr qu'elles seront reprises dans certains textes constitutifs de ce volume.

Partant du principe qu'un hommage n'a de sens que dans la mesure où il peut devenir catalyseur d'une ré-actualisation effective de valeurs scientifiques et humaines de notre illustre disparu, convaincu qu'un hommage ne révèle la virulence de sa signification que dans l'invitation des vivants à poursuivre les tâches laissées par les morts, j'ai amorcé une critique des passages précités dans mon article intitulé « La sémiologie d'un hommage au Père de l'égyptologie/de l'africanologie africaine. Essai d'élucidation des tâches laissées par Cheikh Anta Diop pour les générations à venir » (4).

Le primat accordé à la thèse de l'origine nègre de la civilisation pharaonique tout comme l'affirmation selon laquelle cette thèse serait aujourd'hui admise par la plupart des égyptologues européens représentent, à mon avis, une *triple trahison* de l'œuvre de Cheikh Anta Diop.

Primo, Diop a résumé lui-même, dans sa Préface à l'édition de poche (1979) de *Nations Nègres et Culture*, les problèmes fondamentaux et les objectifs majeurs qui étaient au centre de sa vie scientifique et politique (5). Ses thèses et ses apports ne se laissent

pas réduire à la thèse de l'origine nègre de l'Égypte pharaonique, thèse aussi vieille que l'égyptologie elle-même. Je crois que ses plaidoyers pour :

— L'élaboration d'une civilisation planétaire, sans barbarie, dans laquelle les hommes vivraient en paix, réconciliés avec la nature et avec eux-mêmes,

— la création d'un « État Fédéral Négro-Africain »,

— la promotion des langues et de la linguistique africaines,

— l'élaboration d'une histoire critique de la pensée africaine,

— la remise en question permanente de l'opposition : « occidentalité » versus « africanité »,

— la promotion de l'égyptologie africaine,

— le développement de l'archéologie, de la paléontologie, de l'anthropologie physique et des études antiques dans les universités de l'Afrique noire, etc. (6) devraient commencer à retenir notre attention (7).

Secundo, il est faux de soutenir que la communauté scientifique internationale, et plus particulièrement le milieu des égyptologues, est quasiment unanime à reconnaître la solidité et la véracité des propositions fondamentales de Cheikh Anta Diop. J'étudie l'égyptologie à Munich depuis 1980 et il n'a jamais été question de l'origine nègre de la civilisation égyptienne. Au contraire, on continue à affirmer que les Nègres seraient entrés en contact direct avec les Égyptiens à partir de la XVIII^e dynastie. Le professeur Dr. Straube, ancien Directeur de l'Institut d'Ethnologie et d'Africanistique à Munich, m'avait écrit une lettre de trois pages en avril 1980 pour me détourner de toute tentative de rapprochement entre l'Égypte pharaonique et l'Afrique noire. C'était, selon lui, un projet stérile qui ne mènerait nulle part. Et lors du « Quatrième Congrès International d'Égyptologie » qui s'était tenu à Munich, du 26 août au 1^{er} septembre 1985, la plupart des égyptologues européens me présentaient Cheikh Anta Diop comme un « dilettante » et un « idéologue ». Il ne serait pas superflu de noter que les livres de Cheikh Anta Diop ne figurent pas dans la plupart des Bibliothèques des Instituts d'Égyptologie.

Tertio, faire croire aux Africains et plus particulièrement aux Négro-africains que la thèse de l'origine nègre de la civilisation pharaonique est admise par la plupart des égyptologues occidentaux, c'est non seulement répandre une fausseté, mais aussi et surtout, vouloir condamner les jeunes générations à considérer comme clos un débat qui vient à peine de s'ouvrir. Une telle présentation trahit la pensée même de Cheikh Anta Diop. Ce dernier était pleinement conscient d'ouvrir une piste de recherche, une piste que les générations à venir devraient entretenir et exploiter. Son vœu était que les générations futures puissent poursuivre l'exploration de ses perspectives jusqu'aux « confins de l'éternité » (*r dr.w nhh*) :

« *L'ensemble du travail*, écrit-il dans l'avant-propos de Nations Nègres et Culture, *n'est qu'une esquisse où manquent toutes les perfections de détail. Il était humainement impossible à un seul individu de les y apporter : ce ne pourra être que le travail de plusieurs générations africaines. Nous en sommes conscient et notre besoin de rigueur en souffre : cependant, les grandes lignes sont solides et les perspectives justes* » (8).

Et même dans son dernier livre, Cheikh Anta Diop insiste sur le fait que sa thèse constitue un concept scientifique opératoire, c'est-à-dire qu'elle joue le rôle d'une évidence, d'un lieu scientifique qui rend possible la naissance d'une histoire scientifique et critique en Afrique. A partir de ce « lieu », la « *pensée négro-africaine peut prendre son envol pour une quête nouvelle d'horizons nouveaux* » (9). C'est ainsi qu'il écrit à la page 10 de *Civilisation ou barbarie* :

« *Donc pour nous, le fait nouveau, important, c'est moins d'avoir dit que les Égyptiens étaient des Noirs à la suite des auteurs anciens, l'une de nos principales sources, que d'avoir contribué à faire de cette idée un fait de conscience historique africaine et mondiale, et surtout, un concept scientifique opératoire : c'est ce que n'avaient pas réussi à faire nos prédécesseurs* » (10).

Je vais tenter de démontrer dans les pages suivantes que le milieu scientifique européen et plus particulièrement, le milieu des égyptologues, anthropologues ou ethnologues, n'accepte pas et ne veut pas accepter la thèse de l'origine nègre de la civilisation égyptienne. Pour ce faire, je présenterai brièvement l'état de la question avant et après *Nations Nègres et Culture*. Cette présentation me semble fondamentale si l'on veut apprécier à sa juste mesure et l'apport de Cheikh Anta Diop à cette problématique et les tâches qui attendent les jeunes égyptologues négro-africains et autres.

La plupart des Africains ont été induits en erreur par les Actes du Colloque tenu au Caire du 28 janvier au 3 février 1974 sur « Le Peuplement de l'Égypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique » (11) ainsi que par *l'Histoire Générale de l'Afrique*, vol. II : Afrique ancienne, publiée grâce au soutien de l'Unesco (12). Les mêmes participants au Colloque du Caire ont publié d'autres études après cette date et ils n'y reprennent, comme on le remarquera, que leurs anciennes thèses. Il faudrait cependant souligner que presque tous les grands égyptologues européens souhaitent la naissance de départements d'égyptologie

en Afrique noire afin de pouvoir étendre le cadre de référence dans l'interprétation des faits égyptiens.

III. — LA RACE DES KMTYW (ÉGYP TIENS) : L'ÉTAT DE LA QUESTION AVANT 1955

Je disais que la thèse de l'origine nègre de la civilisation pharaonique est aussi vieille que l'égyptologie elle-même. Mis à part la remarque de G. Maspero qui soutenait que « *l'art de l'Égypte est, comme le reste de sa civilisation, le produit du sol africain* » (13) et l'essai de comparaison de la religion égyptienne avec celle de la Nigritie par le Président de Brosses (14), je peux soutenir que le grand défenseur de cette thèse est Volney. Dans son rapport sur son voyage en Égypte et en Syrie, rapport publié en 1787, Volney écrit, à propos des Coptes :

« ... tous ont le visage bouffi, l'œil gonflé, le nez écrasé, la lèvre grosse ; en un mot, un vrai visage de Mulâtre. J'étais tenté de l'attribuer au climat, lorsque ayant été visiter le Sphinx, son aspect me donna le mot de l'énigme. En voyant cette tête caractérisée nègre dans tous ses traits, je me rappelai ce passage remarquable d'Hérodote, où il dit : Pour moi, j'estime que les Colches sont une colonie des Égyptiens, parce que, comme eux, ils ont la peau noire et les cheveux crépus : c'est-à-dire que les anciens Égyptiens étaient de vrais Nègres de l'espèce de tous les naturels d'Afrique ; et dès lors, on explique comment leur sang, allié depuis plusieurs siècles à celui des Romains et des Grecs, a dû perdre l'intensité de la première couleur, en conservant cependant l'empreinte de son moule originel. On peut même donner à cette observation une étendue très générale et poser en principe que la physionomie est une sorte de monument propre, en bien des cas, à constater ou éclaircir les témoignages de l'histoire sur les origines des peuples »(15).

Poursuivant sa remarque, Volney note :

« Quel sujet de méditation, de voir la barbarie et l'ignorance actuelle des Coptes, issus de l'alliance du génie profond des Égyptiens, et de l'esprit brillant des Grecs, de penser que cette race d'hommes noirs, aujourd'hui notre esclave et l'objet de nos mépris, est celle-là même à qui nous devons nos arts, nos sciences, et jusqu'à l'usage de la

parole ; d'imaginer enfin, que c'est au milieu des peuples qui se disent les plus amis de la liberté et de l'humanité, que l'on a sanctionné le plus barbare des esclavages et mis en problème si les hommes noirs ont une intelligence de l'espèce de celle des hommes blancs ! » (16).

Ce texte est important, non seulement du fait qu'il est le point de départ de la recherche de Cheikh Anta Diop (17), non seulement du fait qu'il est le point de départ de la discussion moderne sur l'origine nègre de la civilisation égyptienne, mais aussi et surtout, du fait qu'il met en évidence les fondements historiques du mécanisme de refoulement de cette donnée. Il est difficile d'accepter que les Noirs, esclaves de l'homme européen et arabe, soient à l'origine de la civilisation pharaonique.

Le témoignage de Volney provoqua de vives réactions. C'est ainsi que Champollion-Figeac s'est vu obligé de mettre fin à cette erreur popularisée par Volney :

« L'opinion selon laquelle l'ancienne population de l'Égypte appartenait à la race nègre africaine, écrit-il, est une erreur qui a longtemps été adoptée comme une vérité. Les voyageurs au Levant depuis la Renaissance des Lettres, peu capables d'apprécier avec exactitude les notions que les monuments de l'Égypte fournissaient sur cette question importante, ont contribué à propager cette fausse idée, et les géographes n'ont guère manqué de la reproduire, même de notre temps. Une grave autorité s'était aussi déclarée pour cette opinion, et avait, pour ainsi dire, rendu cette erreur populaire. Tel fut l'effet de ce que le célèbre Volney publia sur les diverses races d'hommes qu'il avait observées en Égypte. Il dit dans son Voyage qui est dans toutes les bibliothèques, que les Coptes sont les descendants des anciens Égyptiens ; que les Coptes ont le visage bouffi, l'œil gonflé, le nez écrasé, et la lèvre grosse, comme les mulâtres ; qu'ils ressemblent au Sphinx des Pyramides, lequel est une tête de nègre très caractérisée, et il en conclut que les anciens Égyptiens étaient de vrais Nègres de l'espèce de tous les naturels d'Afrique. A l'appui de son opinion, Volney invoque celle d'Hérodote qui, à propos des habitants de la Colchide, rappelle que les Égyptiens avaient la peau noire et les cheveux crépus. Mais ces deux qualités physiques ne suffisent pas pour caractériser la race nègre, et la conclusion de Volney relative à l'origine de l'ancienne population égyptienne, est évidemment forcée et inadmissible » (18).

Avant de poursuivre notre présentation, il convient de souligner

que la thèse de Volney (1787) est antérieure à la naissance de l'égyptologie moderne. Celle de Champollion-Figeac, par contre, est contemporaine à la naissance de l'égyptologie. Champollion-Figeac est le frère de Jean-François Champollion, considéré comme père de l'égyptologie — car il était parvenu, à la suite d'un essai de Thomas Young (19), à déchiffrer les hiéroglyphes en 1821. Cela veut dire que l'égyptologie moderne s'est posée, dès le départ, comme l'antithèse de la thèse de l'origine nègre de la culture pharaonique. Une observation de Champollion-le-Jeune jouera aussi un rôle important dans les débats postérieurs. Après avoir observé les tableaux égyptiens relatifs aux « habitants des quatre parties du monde, selon l'ancien système égyptien », J.-F. Champollion note la constance des peuples suivants :

« 1. les habitants de l'Égypte qui, à elle seule, formait une partie du monde, d'après le très modeste usage des vieux peuples ; 2. les habitants propres de l'Afrique, les Nègres ; 3. les Asiatiques ; 4. enfin (et j'ai honte de le dire, puisque notre race est la dernière et la plus sauvage de la série) les Européens qui, à ces époques reculées, il faut être juste, ne faisaient pas une trop belle figure dans ce monde... On y retrouve aussi les Égyptiens et les Africains représentés de la même manière, ce qui ne pouvait être autrement : mais les Namou (les Asiatiques) et les Tamhou (les races européennes) offrent d'importantes et curieuses variantes » (20).

Ce passage véhicule deux implications qui valent la peine d'être relevées : 1. la distinction entre les habitants de l'Égypte et les Nègres, et 2. l'opposition entre Égyptiens et Africains, malgré le fait qu'ils sont représentés de la même manière. Il suffit de remplacer « habitants » par « races », on aura une « race égyptienne » différente de la « race nègre ».

À la suite de Champollion-Figeac, l'égyptologie avait pris manifestement un caractère raciste. Ce racisme se révèle dans l'article de E. Lefébure, publié en 1886 et intitulé : « Le Cham et l'Adam égyptiens » (21). S'appuyant sur une fausse et tendancieuse traduction d'un passage du Livre des Portes (4^e Division) relatif aux modes de création des Égyptiens (*Rmt.w*), Nubiens ou habitants du Sud (*Nhsy.w*), Asiatiques (*3mw*) et Libyens (*Tmh.w*), Lefébure note : les Égyptiens considéraient les Nègres comme des fils et des adorateurs d'Horus-Khem, « le censeur licencieux de son père... et le créateur obscène des Nègres » (22). Après avoir tenté d'identifier Horus (*Hr*), assimilé à Osiris (*Wsir*), Amun (*Imn*), Hathor (*Ht-hr*), etc., avec le Cham biblique, il conclut :

« Ainsi Punt, le pays de Khem, comprenait en définitive

presque toute l'aire géographique des Chamites, c'est-à-dire Put, Chanaan et Cousch : seuls, les Égyptiens se mettaient en dehors, et n'acceptaient aucune parenté avec la race que la Genèse représente comme maudite par Noé dans la personne de Chanaan. Ils avaient assurément pour cette race le même mépris que les Hébreux, car ils lui donnaient une origine inférieure à celle des autres races, qui naissaient de la lumière céleste ; ils faisaient d'elle le produit obscène d'un dieu nocturne (noir comme le mystère), allusion probable à la couleur noire comme à la licence grossière des Nègres. C'étaient les fils de la Nuit opposés aux fils du Jour » (23).

Soit dit en passant, Lefébure ne considère pas les Égyptiens comme faisant partie de la race « à peau cochonnée », dite aussi « race-fromage » (*Käsehaut*). Ils constituent, selon lui, une race métissée :

« Une telle opinion du Nègre ne prouverait nullement que le fond de la race égyptienne ne fût pas chamitique. Certains caractères, comme les cheveux crépus, le teint foncé, et les grosses lèvres, déjà remarqués par les Grecs, ainsi que certaines particularités anatomiques, indiquent au contraire qu'il faudrait voir dans l'Égyptien, non un blanc pur, mais le produit du mélange d'une race blanche et d'une race noire. L'adoration par les Égyptiens d'un dieu des noirs vient à l'appui de cette considération » (24).

Avec l'article de Lefébure, le mythe de Cham le maudit fait son entrée en égyptologie. Les Égyptiens ne peuvent appartenir à cette race inférieure, licencieuse, à ce produit obscène d'un dieu noir (*Km* ou *Hr*). Mais entre-temps, il constate que les Égyptiens ne sont pas des blancs purs. Avec leurs cheveux crépus, leur teint foncé, leurs grosses lèvres ainsi qu'avec certaines particularités anatomiques, sans oublier le fait qu'ils adoraient un dieu des Noirs, ils ne peuvent qu'appartenir à la race chamite ou plus exactement à une race mélangée. Le lecteur notera en passant la thèse selon laquelle le « fond de la race égyptienne » est « chamitique ». La nouvelle étape sera de démontrer que les « chamites » ou « hamites » ne sont pas des Nègres au sens strict !

Entre-temps, l'anthropologie physique s'était lancée dans la discussion et avait commencé ses analyses sur les squelettes de l'Égypte antique. En 1897, H. Brugsch déclara clos le débat sur le rapport entre les Égyptiens et les Nègres. Sans aucune critique contre l'anthropologie macabre de R. Virchow sur quelques momies royales du Musée de Boulaq, Brugsch conclut de façon toute lycéenne :

« Das Zeugnis aus solchem Munde [von Virchow] reich(t) nach unserer Meinung aus, um die altägyptische Rasse von der Negergesellschaft ein für allemal zu trennen » (25).

C'est-à-dire :

« Le témoignage issu d'une telle bouche suffit, à notre avis, pour séparer une fois pour toutes la race égyptienne de la société nègre. »

La réfutation est fondée sur une science exacte, à savoir : l'anthropologie physique de Virchow. Pour se faire une idée de la « scientificité » de cette anthropologie, il convient de rappeler certaines de ses « lois ».

a) LA LOI DE L'ANGLE SPHÉNOÏDAL

Pour Virchow, le sphénoïde *« qui forme la base du crâne est coulé de manière à représenter deux branches d'un compas largement ouvert »*. Le développement de ce sphénoïde, indispensable au développement de la raison, révèle les différences naturelles entre le Blanc et le Nègre :

« Chez le Blanc, à partir de la naissance jusqu'à l'âge de la puberté, la branche antérieure, comme si elle se mouvait sur un pivot au point de jonction avec la branche postérieure, s'abaisse, diminue l'amplitude du coude angulaire au point qu'il n'est plus, à l'âge de 14 ou 15 ans, que très largement obtus. L'édifice crânien s'est augmenté d'un étage et c'est dans cet exhaussement que viennent se loger les circonvolutions dites raisonnables.

Chez le Nègre, cet abaissement n'a pas lieu, c'est-à-dire cette diminution de l'amplitude du coude angulaire et l'augmentation crânienne d'un étage qui en découle, n'ont pas lieu ; la nature lui a refusé l'appartement réservé à la raison » (26).

b) LA LOI DE « SOUDURE DES SUTURES CRÂNIENNES »

Les vertèbres crâniennes, écrit Virchow, sont réunies par des sutures qui, jouissant d'un certain jeu de glissement, n'offrent aucun obstacle au développement du cerveau pendant un temps après la naissance. Ces sutures sont réparties en postérieure ou

occipitale et en antérieure ou frontale. Avec l'âge, ces sutures se soudent ou s'effacent de manière à former une boîte crânienne d'une seule pièce et solidement fermée. Cette soudure, prétend-il, a lieu dans un sens inverse chez le Blanc et chez le Nègre :

Chez le Blanc, les « sutures postérieures ou occipitales se soudent de très bonne heure : la nature met un sceau infracturable sur le compartiment des instincts brutaux, arrête définitivement son développement avant l'âge de la puberté ; mais, par contre, elle laisse intactes les sutures antérieures ou frontales, de manière qu'elle donne à la raison toute latitude d'agrandir son appartement jusqu'à un âge avancé.

Chez le Noir, la suture médio-frontale et la partie latérale de la suture coronale se trouvent infailliblement soudées dès la première jeunesse : la nature a scellé des pierres du compartiment raisonnable pour empêcher tout développement ultérieur. Par contre, la suture lambdoïde ou postérieure reste très longtemps ouverte, permettant ainsi l'agrandissement indéfini de l'appartement réservé aux instincts brutaux » (27).

A partir de ces deux lois, Virchow conclut que les facultés intellectuelles du Nègre restent, dès la puberté, infailliblement stationnaires ou soudées, tandis que l'accroissement des instincts brutaux entraîne ou accuse, pour la race entière et pour l'individu, une incapacité de progresser et même un retour vers l'animalité (28).

Ces « découvertes scientifiques », basées sur « les méthodes rigoureuses de l'anthropologie physique, en l'occurrence, les méthodes dites « craniologiques », allaient manifestement à l'encontre de l'origine nègre de la civilisation pharaonique. Comment ce Nègre incapable de tout progrès et de toute activité intellectuelle ou spirituelle a-t-il pu créer cette haute civilisation égyptienne ? D'où la nécessité psychologique de démontrer que les momies royales n'ont aucune trace du « sang nègre » et que leurs crânes sont identiques à ceux des autres Blancs. Il faut, par conséquent, détacher une fois pour toutes la race égyptienne de la race nègre.

Cette entreprise étant vouée à l'échec du fait de l'enchevêtrement ou de l'unité de l'histoire égyptienne et nubienne, la tâche de l'anthropologie physique allait revenir à celle du « dosage » du « sang noir » et du « sang blanc », ainsi qu'à la création d'une race « hamitique », ayant un teint foncé et d'autres caractéristiques « négroïdes », mais sans pour autant être une race nègre. Il

fallait également démontrer que tout ce qu'il y a de positif en Afrique noire est à mettre au compte des « Hamites ».

Mais étant donné la traduction de *Nḥsyw* par « Nègres » et étant donné également la fréquence de textes relatifs aux *Nḥsyw* dès l'Ancien Empire, la tendance générale dominante soutenait la présence des Nègres en Égypte dès l'Ancien Empire. Les Égyptiens n'étaient pas des Nègres, mais ils sont entrés en contact avec les Nègres *Nḥsjw* dès le début de la période dynastique. Ils auraient surtout travaillé comme soldats, mercenaires et comme domestiques. Sur ce fond commun, on peut dégager deux variantes :

a) *La thèse de Meyer* : durant la période prédynastique, il n'y avait pas de Nègres en Nubie. Ce n'est qu'à partir de l'Ancien Empire qu'ils ont commencé à occuper la Nubie et à s'infiltrer en Égypte (comme prisonniers de guerre, esclaves, domestiques, soldats et policiers) et ont influencé profondément la race et la culture égyptienne (29).

b) *La thèse de Mac Iver* : Les tribus nègres ne sont pas entrées en contact avec les Égyptiens seulement à partir de l'Ancien Empire, mais plutôt dès la période prédynastique. Plus nous connaissons la Nubie et le Soudan, plus nous découvrons la dette de la culture égyptienne préhistorique envers l'intérieur de l'Afrique ainsi que l'influence de l'élément nègre sur la population égyptienne depuis la préhistoire jusqu'à nos jours (30).

Parallèlement à ces prises de position fondées sur l'iconographie et sur l'usage du mot *nḥsy.w*, les archéologues se trouvaient placés devant une toute autre problématique. Pour comprendre cette problématique, on peut se servir du tableau suivant :

	<i>Égypte</i>	<i>Nubie</i>
I.a	période prédynastique	préhistoire
I.b	période A ou groupe A	période A ou groupe A
II.	Ancien Empire	période B ou groupe B
III.	Moyen Empire	période C ou groupe C (négroïde).

La culture du groupe C présente beaucoup d'affinités avec celle de l'Égypte et de la Nubie préhistorique (I.a). La question est de savoir si la population de l'Égypte prédynastique est d'une même race que celle de la période C ou du groupe C. Si oui, alors il faudrait accepter que le fond de la population égyptienne est nègre ou négroïde. Si non, alors il faudrait expliquer comment une population négroïde ou incontestablement marquée par le sang nègre a pu avoir une culture semblable à celle de l'Égypte prédynastique.

Les essais de réponse à cette question peuvent être répartis en trois groupes :

a) La population du groupe C est de la même race que celle de l'Égypte prédynastique ; mais l'Égypte dynastique est l'œuvre d'une race venue de l'Eurasie et qui avait chassé les clans prédynastiques vers le Sud.

b) Le groupe C appartient à la même race que celle de l'Égypte prédynastique et dynastique. Ses caractéristiques négroïdes proviennent de l'immigration vers le Nord de clans qui étaient en contact avec les Nègres et cela, durant la fin de l'Ancien Empire et au début du Moyen Empire. Le fond du groupe C tout comme celui de la population égyptienne est « hamitique » et non nègre.

c) La population égyptienne a toujours été négroïde. L'unique différence avec le groupe C est la prédominance de l'élément nègre sur l'élément « europide ».

Toutes ces prises de position seront reprises et discutées par Junker dans son *Bericht über die Grabungen der Akademie der Wissenschaften in Wien auf den Friedhöfen von El-Kubanieh-Nord. Winter 1910-1911* (Wien, 1920). Ce livre est la première monographie synthétique sur la problématique de l'origine nègre de la culture égyptienne. Malheureusement, il n'a pas été traduit en français et il n'est que rarement cité dans la littérature française. Les conclusions de Junker seront reprises dans sa conférence donnée le 30 mars 1920 à l'Académie des Sciences de Vienne. Cette conférence publiée sous le titre : *Das erste Auftreten der Neger in der Geschichte* (Wien, 1920) et reprise en anglais sous le titre *The First Appearance of the Negroes in History* (31), deviendra plus célèbre que son livre de base.

La position de Junker était : les Nègres n'étaient en contact avec les Égyptiens et les Nubiens ni dans la préhistoire ni, encore moins, au cours de l'Ancien Empire. Les traces *indirectes* des Nègres en Égypte à partir du Moyen Empire — 2000/— 1700 proviennent de la poussée des Nubiens vers le Nord. Poussée due à la pression de leurs voisins du Sud. Les Nubiens sont des « Hamites purs ». Jusqu'à cette période, il n'y a pas de Nègres dans la vallée du Nil, mais un pourcentage minime de « Hamites ayant le sang nègre ». La première entrée des Nègres dans l'histoire date du Moyen Empire. A partir de — 1500, les Égyptiens ont dominé la Nubie jusqu'à la 4^e cataracte et sont devenus voisins des Nègres qui étaient au sud de la 4^e cataracte. Au cours de la même période, on les rencontre aussi dans la région de Somalie. C'est ce qui est confirmé par l'iconographie du Nouvel Empire. L'art du Nouvel Empire met en évidence l'extraordinaire capacité des Égyptiens de reproduire les caractéristiques des Nègres purs.

La thèse de Junker véhicule une série d'implications qu'il conviendrait de relever :

— Junker ne nie pas la présence de *quelques individus nègres* en Égypte dès la période prédynastique et au cours de l'Ancien Empire. Le titre « première entrée des Noirs dans l'Histoire » signifie, pour lui, les premières relations de voisinage *direct* d'une *tribu* nègre avec les Égyptiens.

— Junker ne définit pas positivement l'Égyptien. Il affirme qu'il n'était pas « blanc » et qu'il n'était pas non plus « Nègre ». Il était « Hamite pur », donc un « européen ».

— Cet « Hamite pur » n'est pas défini ou il n'est défini que par rapport au « Nègre pur ». Et les caractéristiques du « Nègre pur », dit-il, varient d'un anthropologue à un autre (32).

— La couleur noire de la peau n'est pas la caractéristique la plus importante ni la plus typique, on la retrouve chez d'autres peuples. En outre, la coloration de la peau n'est pas constante au sein de la race nègre même (33).

Ce faisant, Junker a posé les bases de la confusion. Quand bien même les « Égyptiens » et les « Nubiens », c'est-à-dire les « Hamites purs », auraient la peau noire, ils ne sont pas « Noirs ». Ils sont, pour ainsi dire, « des Noirs-non-Noirs » ! Aussi comique que cela puisse paraître, la thèse de Junker est devenue classique. Le lecteur notera, en passant, que n'eût été la couleur noire de la peau, certains anthropologues auraient considéré la plupart des Bantu comme des descendants des Germains (34). Junker semble s'appuyer sur l'anthropologie physique, mais au fond, il recourt à l'iconographie caricaturale du Nouvel Empire. Il a défini le « Nègre pur » par rapport à certaines images. Ce faisant, il a tenté d'établir une distinction idéologique. Car, on peut facilement distinguer les Blancs du Sud (Grecs, Italiens, Portugais, Espagnols, etc.), de ceux du Nord (Allemands, Norvégiens, Suédois, etc.). Nous songeons ici à la distinction entre « Aryens purs » et « Non-Aryens » au temps d'Hitler.

La thèse de Junker est également importante dans ce sens que si l'on parvenait à faire ressortir une certaine parenté culturelle entre l'Égypte antique et l'Afrique noire contemporaine, cela ne changerait absolument rien. Car il est un fait que les Nègres étaient dès — 1500 voisins directs des Égyptiens et constituaient dès cette période un pourcentage non négligeable de la population égyptienne. Les témoignages des Grecs ne changent absolument rien, car ils sont postérieurs au Nouvel Empire et à la XXV^e Dynastie (— 720/— 660), dite « soudanaise ou éthiopienne ». Et il est normal qu'après 1 000 ans de co-habitation, la population égyptienne qui, comme on le sait, avait le teint foncé, soit devenue,

sous l'effet de métissage, encore beaucoup plus « négroïde ». On peut donner raison aux Grecs, sans changer la thèse de Junker.

Mais entre-temps, certains Noirs américains et quelques scientifiques européens ont continué à défendre la thèse de l'origine nègre de la civilisation égyptienne. Ils seront critiqués par Westermann dans son livre publié en 1934 et intitulé *The African To-day* (35) :

« C'est devenu actuellement la mode, écrit-il, parmi les intellectuels et les savants africains en Amérique et en Afrique, de parler de l'Afrique comme le berceau de la Culture, si bien qu'on pourrait croire que les ancêtres des Nègres actuels seraient les fondateurs ou constructeurs des pyramides, des tombeaux royaux et des Sphinx. On se dépense pour chercher à découvrir les relations entre les religions, les institutions politiques et les langues des Nègres avec celles des anciens peuples culturels de l'Europe et de l'Asie. Pareilles tentatives sont stériles, elles n'ont rien à voir avec la recherche scientifique et elles ne conduisent à rien » (36).

Les Nègres doivent avoir le courage de reconnaître leur infériorité culturelle : *« La grande vie du monde, poursuit Westermann, s'écoulait à côté de l'Afrique ; l'Afrique "n'a pas un chapitre dans l'Histoire de la Planète" »* (37).

Toute amélioration chez les Nègres est due aux Hamites. *« Grâce à leur supériorité raciale », les Hamites « ont accédé, sur le plan politique, à des postes de commandement ; la plupart des grands États africains remontent aux fondations d'une classe hamitique dominante »* (38).

La thèse de Westermann est une absurdité eu égard aux résultats de Junker, mais elle permet, par une autre porte, de détruire la thèse de Junker. Les Égyptiens et les Nubiens de Junker étaient des « Hamites purs ». Dès — 1500, il y a eu une co-habitation permanente des Hamites et des Nègres. Dès cette période, la population égyptienne était composée de Hamites « purs », de Nègres « purs » et de métis. Or, nous apprend Westermann, les Nègres actuels ne sont pas des « Nègres purs ». Ils sont, à la rigueur, des « Nègro-Hamites » : *« Toute l'Afrique nègre, à l'exception de la région forestière ouest-africaine, est aujourd'hui, avec quelques différences locales, un mélange prononcé entre les Nègres et les Hamites »* (39).

Autrement dit, les Égyptiens (Hamites) étaient, dès — 1000 ans, semblables aux Bantu et aux autres Nègres de l'Afrique actuelle. Et si l'on prend les recherches anthropologiques et archéologiques qui parlent d'un pourcentage élevé des « Nègres » et des « Nègroïdes » (40) dès la période prédynastique

et au cours de l'Ancien Empire, on peut également conclure que les Égyptiens étaient comme les « Négro-Hamites » actuels, c'est-à-dire comme les Nègres qui occupent aujourd'hui le nord-est, le centre et le sud de l'Afrique.

Ces Hamites de Westermann seraient venus, tout comme les Nègres, de l'Arabie (41).

Vers les années 1945, la question de l'Égypte antique revient au centre des préoccupations. T. Säve-Söderbergh publie son étude sur *Ägypten und Nubien* (42), dans laquelle il reprend, sans plus, la thèse de Junker. Et Falkenburger publie sa *Craniologie égyptienne* (43). Ajoutons tout de suite que les conclusions de l'anthropologie physique, malgré les différences et les contradictions, avaient déjà remis les thèses de Junker en question. Lorsqu'on examine attentivement les travaux de Petrie, Müller, Smith, Thompson et Randal-MacIver, Batrawi, Morant, Chantre, Giuffrida-Ruggeri, Myers, Stoessigerr... (44), on constate que les « Nègres purs » sont attestés en Égypte, depuis la période prédynastique jusqu'au Moyen Empire. La discussion se situait au niveau du pourcentage des « Nègres purs », des « Négroïdes » et des « Européides ». Nous laissons de côté les travaux qui parlent de l'affinité entre la culture pharaonique et les cultures négro-africaines modernes, car la parenté culturelle est attestée depuis le Nouvel Empire (II^e millénaire avant notre ère).

Le problème essentiel est de démontrer que « la première entrée des Noirs dans l'histoire » ne date pas du Nouvel Empire, mais qu'elle remonte à la période prédynastique. Ces « Nègres » et ces « Négroïdes » de la période prédynastique ne se sont pas volatilisés au début de la période dynastique. Ils sont à la base de la civilisation de l'Ancien Empire et du Moyen Empire. Cette thèse peut, cependant, être soutenue, et l'a été de fait, par ceux qui considèrent les Égyptiens comme constituant une race à côté des Nègres. Dans ce sens, les Noirs auraient dès l'origine contribué à la naissance de la civilisation pharaonique, au même titre que les Libyens et les Asiatiques, mais ils n'étaient pas de la même race que les « Égyptiens purs ou originaires ».

IV. — LA RACE DES KMTY.W : L'ÉTAT DE LA QUESTION APRÈS NATIONS NÈGRES ET CULTURE

Le but de Cheikh Anta Diop, c'était la remise en question de la thèse de Junker. Cheikh Anta Diop n'a jamais nié la présence des Libyens et des Asiatiques en Égypte. Il dit plutôt que ces populations égyptiennes d'origine asiatique et libyenne étaient tou-

jours considérées comme « étrangères ». Et cela est un fait historique. La majorité de la population était nègre, donc noire. Cheikh Anta Diop avait mis l'accent sur la couleur de la peau. Il a démontré que les « Nègres purs » de Junker sont, en fait, une classe paysanne, donc une catégorie de Nègres et que les exemples choisis ne permettaient pas d'aboutir à une différenciation raciale. Plus encore, Diop a démontré que les « Hamites » de Junker et ses « négroïdes » sont, au fond, des Nègres. Ce que Westermann avait déjà dit en nous laissant entendre que les Bantu seraient un mélange des « Nègres purs » et des « Hamites purs ». Toute les différenciations de l'anthropologie physique ou celles qu'on croit découvrir dans l'iconographie sont « intraraciales ». Ce sont des différences au sein de la race noire, tout comme il y a des différences notoires au sein de la race blanche. La couleur du Nègre varie du noir charbon au café-au-lait ou brun et la forme du nez ou de la bouche présente également des variantes et des différences notoires. Les critères utilisés sont donc, pour la plupart, non pertinents. Une « race pure » n'existe pas. Ayant saisi l'impensé de la thèse de Junker, Diop lui répond : la civilisation égyptienne est une civilisation nègre, mais cela ne veut pas dire que toutes les tribus nègres étaient en Égypte. Contrairement à l'affirmation non encore démontrée sur l'Afrique subsaharienne comme le berceau du monde noir, Diop attire l'attention sur le fait que les données scientifiques connues tendent à faire de la Vallée du Nil le point de départ des émigrations. En d'autres termes, avant de savoir si tel groupe bantu était en contact avec les Égyptiens, il faudrait d'abord identifier la position géographique de ce groupe au -V^e ou -IV^e millénaire. La plupart des égyptologues partent donc d'une affirmation gratuite selon laquelle les Nègres auraient été au sud de la 4^e cataracte, donc dans la région du Grand-Lac. Et même dans cette hypothèse, comment expliquer le fait que l'attention des Égyptiens ait été retenue par les Pygmées et non par les autres populations ? Les quelques caricatures du Nouvel Empire reflètent le caractère nègre de l'art égyptien. Rappelons que Echnaton ou Achanjati (*3ḫ-n-Itn*) s'est laissé aussi caricaturer. Lorsqu'on observe les tableaux — le cas de la planche 48 de *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien* de Lepsius (45), on constate que les « Égyptiens se percevaient comme des Nègres, et se représentaient comme tels sans confusion possible » (46) avec les Libyens (*Tmḫ.w*) et les Asiatiques (**3m.w*).

Les disciples de Junker ont gardé le silence autour de cette thèse. La thèse de Diop est mise jusqu'à présent à l'index. L'unique thèse relative à ce sujet, écrite par Rosemarie Drenkhahn, ne le cite même pas, alors qu'elle date de 1967. *Darstellungen von Negern in Ägypten* est un exemple par excellence de thèses pseudo-scientifiques. L'auteur considère la thèse de Junker comme

une vérité d'évangile et tente de faire une description de ce qu'elle considère, ou des images que Junker a considérées, comme celles des « Nègres purs » (47). Une deuxième étude consacrée à cette problématique est celle de Théophile Obenga, *L'Afrique dans l'Antiquité : Égypte pharaonique, Afrique noire* (Paris, 1973). Elle est pratiquement l'unique étude qui corrobore les thèses de Cheikh Anta Diop.

La troisième étude, publiée beaucoup plus tard (en 1978), est constituée par les « Actes du colloque tenu au Caire, du 28 janvier au 3 février 1974 » sur « Le peuplement de l'Égypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique » (48). Contrairement à l'opinion répandue, il ressort de ce colloque que la thèse de l'origine nègre de la civilisation pharaonique est l'œuvre de Diop et d'Obenga. Et cela, Jean Vercoutter n'a pas manqué de le souligner :

« La thèse de l'appartenance nègre de la population égyptienne n'a pas encore fait l'objet, à ma connaissance, d'une étude critique approfondie de la part des anthropologues... Les égyptologues, à une exception près (Sainte-Fare-Garnot), bien que tenus succinctement au courant des travaux du Cheikh Anta Diop grâce à la Bibliographie égyptologique annuelle, ne les ont pas encore utilisés (souligné par nous). Ainsi, deux thèses sont en présence, absolues l'une comme l'autre. Pour les uns, très nombreux, la population égyptienne est "blanche", "méditerranéenne"... "les Nègres ne sont arrivés en Égypte que... tard"... Pour les autres, comme l'affirme Obenga : "L'Égypte pharaonique, par l'ethnie de ses habitants, la langue de ceux-ci, appartient en totalité, des balbutiements néolithiques à la fin des dynasties indigènes, au passé humain des Noirs de l'Afrique"... » (49).

Vercoutter met « blanche », « méditerranéenne » ou encore « race brune », « eurafricane » entre guillemets, car il ne s'agit pas d'une « race blanche ou caucasöide pure ». Sa « population serait leucoderme, donc blanche, même si sa pigmentation est foncée, pouvant aller jusqu'au noir » (50). Définie du point de vue de la pigmentation, les Égyptiens seraient « des Blancs-à-peau noire » comme il y a des « Noirs-à-peau blanche » ! Au cours du même colloque, Abdelgadir M. Abdalla proclame : « *Qu'on le veuille ou non, les Égyptiens détestaient les Nubiens* » (51). Affirmation dangereuse qui affirme sans plus le caractère nègre de la Nubie antique et il suffit de rappeler à Abdalli que les Égyptiens ne se sont jamais distingués iconographiquement des Nubiens comme ils se sont distingués des Libyens et des Asiatiques, donc

« des Méditerranéens ou Caucasoïdes », pour conclure à l'origine nègre de la population égyptienne.

Une remise en question partielle de la thèse de Junker — partielle, car elle ne porte que sur la période prédynastique — a été faite par Strouhal dans « Evidence of the Early Penetration of Negroes into Prehistoric Egypt » (52). Je reviendrai sur Strouhal à la fin de cette étude. Pour le moment, disons un mot sur l'état de la question en égyptologie.

Alors que les Africains se laissaient égarer par les « Actes du colloque tenu au Caire » en 1974, Vercoutter et Leclant publient un livre qui allait consacrer davantage, avec quelques légères nuances, la thèse de Junker. Il s'agit de : *L'Image du Noir dans l'art occidental. Vol. I : Des pharaons à la chute de l'empire romain* (53).

Mais toute personne qui veut écrire sur l'Égypte pharaonique est priée de consulter d'abord le *Lexikon der Ägyptologie* (en abrégé *LÄ*). L'article sur « Neger » dans *LÄ*.IV a été confié à Drekhahn qui s'est permis de répéter tout simplement Junker. Les rencontres des Nègres avec les Égyptiens sont à dater, sur la base des représentations iconographiques, à partir de Hatshepsut et de Thutmosis III. Elle a repris en résumé sa thèse de 1967 sans y ajouter une seule phrase. La bibliographie cite tout simplement trois auteurs : H. Junker, Säve-Söderbergh et Rosemarie Drenkhahn (54). Le tome IV est sorti en 1982 !

La question de l'Égypte antique et l'Afrique noire a été cependant abordée par Leclant, dans son article sur « Afrika » (*LÄ*.I). L'auteur cite presque tous les travaux importants relatifs à cette problématique, y compris les travaux des Africains. C'est l'unique article de synthèse, écrit par un Européen, sur la question qui nous préoccupe. Sa position fondamentale mérite d'être citée :

« Avec la renaissance récente des États africains, une tradition glorieuse a été cherchée du côté du Nil antique ; au-delà d'une étape de comparaison essentiellement sociologique, on a essayé — plus difficilement, il faut l'avouer de mettre en évidence une filiation directe : d'où les migrations supposées pour retrouver dans tel peuple d'Afrique contemporaine le descendant des antiques Égyptiens (...) La multiplicité des réponses — évidemment contradictoires — traduit la limite de telles tentatives. En fait, dans cette "épidémie" d'hypothèses, la plupart des rapprochements proposés demeurent factices et ne sont fondés sur aucune critique minutieuse (...) Nombre de parallèles sociologiques demeurent hypothétiques, tant qu'elles ne peuvent s'appuyer sur aucune étape, ni topographique, ni chronologique. Il y a enfin une évidence première : les Égyptiens ne sont jamais considérés

eux-mêmes comme les Noirs, notant au contraire avec une délectation d'exotisme, en leurs reliefs et peintures, les particularités des gens du Sud, les Nubiens d'abord, puis, à partir du Nouvel Empire, les Nègres proprement dits » (55).

Ce passage me rappelle la position de Leclant, dans un autre article intitulé « Égypte pharaonique et Afrique » (56). Faisant appel à toute son autorité, Leclant dit : « *Proclamons nettement qu'on ne peut abandonner l'acquis d'un siècle et demi d'Égyptologie. La langue que transcrivent les hiéroglyphes est moulée dans un cadre qui, en de nombreux points, se laisse comparer à celui de l'ensemble des langues sémitiques » (57).*

Soit dit en passant, la comparaison entre l'Égypte antique et l'Orient révèle, tout simplement, comme Westendorf l'avait souligné, la formation de la plupart des spécialistes des Études égyptiennes. Ils avaient étudié presque tous le grec et l'une ou l'autre des langues dites sémitiques. Elle ne prouve pas que la culture égyptienne était une culture orientale (58). Contre Leclant, je ne peux que reprendre ce passage de Westendorf :

« Ägypten ist ein Teil Afrikas. Diese selbstverständliche Tatsache wurde früher oft übersehen, wenn es galt, Zusammenhänge zwischen dem Pharaonenreich und seinen Nachbarn aufzuzeigen (...) Die gründliche Kenntnis auch der übrigen semitischen Sprachen hat lange eine Verschiebung des Schwergewichts der vergleichenden Forschung in Richtung Asien bewirkt(...) Afrikanistik und Ägyptologie finden hier die gemeinsame Aufgabe, wechselseitig die Geschichte Ägyptens und seiner afrikanischen Umwelt verständlich zu machen » (59).

En résumé, l'Égypte est une partie de l'Afrique. Cette évidence a été longtemps méconnue, lorsqu'il s'agissait de montrer les rapports entre l'empire des Pharaons avec ses voisins. La connaissance des langues sémitiques avait longtemps dirigé la recherche comparative en direction de l'Asie. L'africanistique et l'égyptologie ont une mission commune de rendre intelligible l'histoire de l'Égypte dans son milieu africain. C'est en vue d'accomplir cette mission que l'africanistique a été annexée à Vienne à l'égyptologie.

Il serait cependant injuste de croire que Leclant est raciste. Il est, au contraire, un des égyptologues européens les plus ouverts. C'est lui qui a, avec son collègue Vercoutter, mis en évidence la nécessité des études de Cheikh Anta Diop et de Théophile Obenga. Déjà en 1968, il avait écrit :

« Les jeunes nations d'Afrique ont cherché quels rapports pourraient les unir aux plus anciennes civilisations du continent. Problèmes bien délicats de convergences, pour l'examen desquels l'École Pratique des Hautes Études offre sans doute un cadre exceptionnel d'approche » (60).

Et dans son article de 1980, il a noté : *« Si l'enquête est loin d'être nouvelle, le thème demeure neuf — et combien actuel » (61).* »

La même conviction est aussi exprimée dans son article sur l'Afrique dans *L.A.I* :

« Avouons qu'il s'agit là de touches très diverses, éminemment partielles, abordées souvent de façon passionnelle. Dans ces conditions, le thème Égypte-Afrique, s'il est loin d'être entièrement nouveau, demeure un problème neuf. Il faut attendre des inventaires précis de faits bien assurés, l'établissement de chaînes de relais (chronologiques et topographiques) et de comparaisons de structures bien intégrées. Le grand livre sur ce sujet passionnant — et d'actualité — demeure à écrire. D'ici là on doit admettre que pour la lecture des textes et l'interprétation des reliefs pharaoniques, la meilleure approche n'est peut-être pas dans les dialogues de Platon ou les chefs-d'œuvre de Praxitèle, mais dans tel masque Senoufo ou les Entretiens avec Ogotemméli » (62).

Leclant est aussi l'auteur d'une mise au point sur la problématique qui nous préoccupe. Mise au point qui permet au lecteur d'échapper à la tentation de considérer tout rapprochement entre la culture pharaonique et une des cultures ouest et sud-sahariennes comme preuve de parenté entre cette culture et celle de l'Égypte pharaonique :

« "Égypte pharaonique et Afrique", écrit-il, le thème peut être conçu de multiples façons, qui ne s'excluent pas. S'agit-il simplement de mettre en évidence les rapports historiques et culturels de l'Égypte des Pharaons avec le reste de l'Afrique, Afrique blanche (Libye et Maghreb), mais surtout Afrique sud-saharienne, c'est-à-dire Afrique noire ? S'agit-il de souligner les influences que l'Égypte des Pharaons a pu diffuser vers les autres secteurs du continent ? S'agit-il plus profondément d'analyser en quel sens et dans quelle mesure la civilisation pharaonique est une culture africaine ? Le départ entre ces divers problèmes n'a pas toujours été clairement conçu par ceux qui, au cours des récentes années, ont

cédé à la mode et se sont crus obligés d'accorder à "Égypte pharaonique" l'épithète d'"africaine" » (63).

Dans la perspective de cette mise au point, il ressort que la visée de Cheikh Anta Diop était de démontrer et de prouver que la culture pharaonique est profondément une culture nègre. Les arguments avancés ne peuvent convaincre, car ils sont basés sur les faits. Comment peut-on convaincre quelqu'un qui, tout en sachant que le continent dit « Afrique » forme un tout, refuse de coller l'épithète « africain » à un pays se situant sur ce continent ? Dans cette logique, on peut aussi prétendre que le Zaïre n'est pas « africain » ou que la culture bantu n'est pas « une culture africaine ». On peut prétendre également que les Massaï ou les Yoruba ne sont pas noirs. A quel argument peut-on encore recourir pour prouver qu'ils sont noirs ? L'affirmation même de Leclant, à savoir « *les Égyptiens ne se sont jamais considérés eux-mêmes comme des Noirs* », n'a même pas de sens en égyptien : « les "Noirs" (*Kmtyw/KAME/KHMI*) ne se sont jamais considérés eux-mêmes comme des Noirs (*Kmtyw/KAME*) ». C'est contre ce genre de monstruosité que Cheikh Anta Diop n'a cessé de lutter.

Je voudrais, avant de conclure, revenir sur l'article d'Eugen Strouhal : « *Evidence of the Early Penetration of Negroes into Pre-historic Egypt* » (64). L'auteur m'avait promis de m'envoyer ses publications postérieures à 1971, mais je ne les ai pas encore reçues. Je suis obligé de me limiter à ses anciens travaux (65). Cet article est important, car il fait l'état de la question en anthropologie physique (66).

Corroborant les analyses des autres anthropologues, Strouhal note que la population de Badari et celle de Naqada I était « négroïde », tout comme celle du Khartoum néolithique (67). Mais le pourcentage des éléments « négroïdes » ou « nègres » diminue à mesure qu'on se rapproche de la période dynastique. Il est possible, dit-il, qu'il y ait eu une « immigration » des « européides » vers la fin de la période prédynastique (« Late Predynastic » ou Naqada II) et que cela ait conduit à la dilution des éléments « négroïdes ». Une deuxième hypothèse est que les éléments « négroïdes » ont été éliminés par la sélection naturelle. Les « Négroïdes » et les « Nègres » seraient incapables de supporter le climat égyptien : très chaud pendant la journée et très froid pendant la nuit. Une des preuves possibles serait la mort en 1824 de soldats soudanais en Égypte. Plus de 17 000 à 20 000 morts de pneumonie et d'autres maladies dues au froid, alors que les soldats égyptiens étaient restés en bonne santé sous le même climat (68) :

« Although the re-examination of predynastic is not yet finished, we may suppose that during Predynastic times the frequency of markedly Negroid forms diminished and that Negroid features, by now widely dispersed in the population, were fading. There is no evidence for new immigrations of Negroes during this period... On the other hand, there is some suggestion of further Europoid immigrations from the North (...), causing further dilution of Negroid features. We have to take into account also the possibility that Negroid features and genes could have been eliminated by selective pressure. Biology points of the stenothermy of Negroes, who are best adapted to the hot and humid conditions of the woodland regions to the South of the savanna. In the Egyptian Nile valley they found themselves in the opposite extreme of climate, that of the dry desert with great differences between day maxima temperature and night minima... » (69).

Mais je disais que Strouhal a tenté une remise en question partielle de Junker. Partielle, car il ne modifie que le point de vue de Junker sur la population prédynastique en prouvant qu'on rencontre à côté d'un pourcentage minime de « Nègres purs », un pourcentage élevé de « négroïdes » et plus de 80 % de métis « négroïdes-europides ». Il corrobore Junker en affirmant que la nouvelle « réintroduction » des Noirs en Égypte date du Nouvel Empire :

« The question remains, however, whether the Negroid admixture is connected with the origin of the settled population in Egypt or whether it took place in later, that is to say, in prehistoric, historic or modern times... An increase of the number of Negroes was observed only during the New Kingdom, in connexion with the expansion of Egyptian domination to the south. From that time onwards, they were pictured as symbols of the south. The perfect portrayal of their morphological features shows that Egyptian artists knew them very well.

Is it possible to presume, therefore, that the oldest inhabitants of Egypt were free of Negro admixture and that this took place only late in historic times?... Regardless of this, however, the Negroid component among the Badarians is anthropologically well based. Even though the share of "pure" Negroes is small (6.8 per cent), being half that of the Europoid forms (12.9 per cent), the high majority of mixed forms (80.3 per cent) suggests a long lasting dispersion of Negroid genes in the populations... Negroid genes were rein-

roduced into the Egyptian population sporadically during Dynastic times and later, more extensively in connexion with the slave trade » (70).

Strouhal se fonde sur l'anthropologie physique. Ses recherches se limitent pratiquement à la période prédynastique. Durant la période dynastique, il ne fonde plus son argumentation sur l'anthropologie physique, mais plutôt sur l'iconographie. Parfois, j'ai l'impression que, pour eux, les analyses anthropologiques sur l'Ancien Empire sont déjà clôturées.

Lors du Quatrième Congrès International d'Égyptologie, G. Robins et C.C.D. Shute ont présenté les conclusions de leur analyse du matériel laissé par Petrie sur les cimetières de Naqada (en comparaison avec les conclusions de Trotter et Gleser — 1952, 1958 — sur les squelettes des Noirs américains modernes) :

« The relative length of the distal limb segments as compared with the proximal segments indicates that Naqada physical proportions, male and female, are "super-negroid", contrasting with those of many New Kingdom pharaohs, which are "negroid" or slightly "sub-negroid" » (71).

La conclusion de Robins et Shute est très importante, car le caractère nègre des pharaons du Nouvel Empire a été passé sous silence par ceux-là qui veulent faire de ces pharaons les auteurs de la caricature des Nègres.

Il ne serait pas superflu de noter que l'anthropologie physique ne peut pas non plus dirimer le débat. Le nombre de squelettes étudiés n'est pas représentatif. Les différences dégagées permettent, souvent, de distinguer un peuple d'un autre, une tribu d'une autre, et non de distinguer deux races (72). Pour cela, il faudrait un tableau préalable des mesures prises chez tous les peuples de ces races respectives. Si bien qu'à la rigueur l'argument central est fondé sur l'impression générale qu'on a d'une image ou d'une momie avant toute investigation anthropologique. Le « Nègre pur » n'est pas le produit de l'anthropologie physique, mais plutôt celui d'un examen iconographique.

V. — REMARQUES FINALES

Pour faire une synthèse sans faille de l'état de la question nègre dans les différentes disciplines constitutives de l'égyptologie, il faudrait écrire un livre d'au moins 1 000 pages. Pour se rendre

compte des travaux publiés sur cette problématique, il faut examiner l'*Annual Egyptological Bibliographie*, composée par J. Janssen (1947-1977) et J.M.J. Zonhoven (depuis 1979) (73). Mon but était de mettre en évidence la matrice historique de l'œuvre de Cheikh Anta Diop. Je voulais surtout combattre le triomphalisme, constaté dans la plupart des hommages à C.A. Diop. Ce triomphalisme veut faire croire au lecteur que la thèse de Cheikh Anta Diop est aujourd'hui acceptée par les égyptologues européens. La thèse que la plupart des égyptologues européens soutiennent aujourd'hui est celle de Junker et non celle de Cheikh Anta Diop : on constate la présence des éléments « négroïdes » au cours de la période prédynastique. Ces éléments disparaissent petit à petit à l'approche de la période historique. A partir de la période dynastique, la population égyptienne est complètement « europide » ou « hamitique pure ». L'élément « négroïde » ou « nègre » est rare et par conséquent négligeable au cours de l'Ancien et du Moyen Empires. Ce n'est qu'à partir du Nouvel Empire que les tribus nègres (et non des Nègres isolés comme dans l'Ancien Empire) sont *entrées* directement (Junker) ou *réentrées* (Strouhal) en contact avec les Égyptiens. Il fut un temps où l'on comparait les anciens Égyptiens aux peuples de l'Afrique du Sud (Boschiman et Hottentot) et aux Bantu de l'Afrique Centrale. Mais depuis Naville (74), on soutient qu'ils étaient « hamites ». Ces « Hamites » ne sont pas venus de l'Asie. Ils font partie des races originaires de l'Afrique (Naville). Dans tous les cas, les Égyptiens n'étaient pas nègres. Ils avaient seulement du sang nègre dont le pourcentage varie d'une époque à une autre, d'un milieu géographique à un autre. On concède cependant que la couleur de leur peau allait du chocolat au noir. Virchow a soutenu que les Égyptiens étaient « noirs » parce qu'ils étaient « brûlés » alors que les Nègres étaient « noirs » par nature (75) ! A la rigueur, on pose soi-même les critères fantaisistes d'un « Nègre pur » ! Le *Lexikon der Ägyptologie* (76) consacre le postulat : les Égyptiens n'étaient pas nègres ; les Nègres ne sont attestés de façon indiscutable en Égypte qu'à partir du Nouvel Empire.

L'argumentation, il faut l'avouer, neutralise les arguments relatifs aux convergences entre certains éléments de la culture pharaonique et ceux de certaines cultures nègres aujourd'hui. Car ces convergences peuvent dater soit de la période prédynastique, soit d'après — 1600. Il en est de même des données grecques. Les Égyptiens étant, dès l'origine, métissés, leur teint étant par nature foncé, voire parfois noir (« couleur hamitique ! »), leur entrée en contact direct avec les Nègres purs, leur voisinage direct avec les tribus nègres à partir de — 1500, peut avoir conduit à la prédominance de la couleur noire ou foncée dont parlent les auteurs grecs.

Mais cela ne prouve absolument rien sur la couleur dominante au cours de l'Ancien Empire.

Dès lors, la tâche des disciples de Cheikh Anta Diop devrait être la reprise critique de ses analyses, mais en se limitant exclusivement à l'Ancien Empire et au Moyen Empire. Il faudrait reprendre les analyses anthropologiques de squelettes allant de — 3000 à — 1500 et essayer aussi d'avoir un tableau complet des variantes anthropologiques en Afrique noire. Déjà les données publiées à partir du XIX^e siècle dans *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* nous permettent d'affirmer que l'anthropologie physique, menée par les Africains, donnera raison à Cheikh Anta Diop (77) sur ce point. Les critères anthropologiques utilisés peuvent être également remis en question par une approche comparative des « espaces anthropologiques » négro-africains.

L'étude iconographique doit être reprise en comparaison avec l'iconographie nègre en général et surtout avec les portraits des Nègres actuels. L'organisation de congrès internationaux sur cette problématique dans les différentes régions africaines pourra permettre à nos collègues occidentaux un contact plus direct avec le monde noir. Un tel contact direct et fréquent permet à la longue la découverte de la diversité au sein de la race noire que d'aucuns tendent à considérer comme homogène. Il me semble qu'une coopération plus étroite est l'argument majeur contre les définitions oiseuses, basées sur l'ignorance de l'autre.

Il faut reprendre argument par argument et tenter de les neutraliser sur la base des données de l'Ancien et du Moyen Empires. Presque chaque argument utilisé pour séparer l'Égypte du monde noir est déjà neutralisé dans les documents qui moisissent dans les bibliothèques. On continue à parler de la « race hamitique », alors qu'on savait dès la fin du siècle passé, qu'une race « hamitique » (et ses euphémismes : « éthiopienne », « caucasoïde », « rouge » (!)) n'existe pas. Théophile Obenga a rappelé, à la suite de Cheikh Anta Diop, cette évidence. Nègre ou noir désigne la couleur de la peau et non la forme du nez ou la couleur des cheveux. Même nos vieux qui ont des cheveux blancs comme le kaolin restent noirs — aussi longtemps que leur peau est noire ou chocolat. A prendre ces définitions au sérieux, la plupart de ceux qui croient qu'ils sont nègres ne seraient pas nègres ! Ils seraient des « sans-couleurs » à couleur-noire, des « blancs-à-peau-noire ». Pour moi, il s'agit bien de Noirs : est noir ou nègre, celui qui a la peau noire. Et une peau est dite noire ou nègre, si sa couleur varie du noir charbon au café au lait. Ainsi, la plupart des Noirs ou Nègres que les Européens considéraient comme métis (noir-blanc) ont parfois des parents très noirs.

L'Égypte constitue la frontière entre le monde noir et le monde du « fromage blanc » — expression allemande. Cheikh Anta Diop

n'a jamais soutenu que tous les habitants de *KHME* étaient noirs. Qu'il y ait eu des Libyens, des Asiatiques et plus tard des descendants des actuels Européens (Crétois, Phéniciens, Ioniens, etc.), c'est une évidence historique. Il dit plutôt que la race primitive de l'Égypte, la population originaire, celle qui constituait la majorité de la population, était noire, nègre (*kmt*). Lorsqu'il parlait des « Nègres », il met l'accent sur la couleur de la peau — cette peau qui varie du noir charbon au café au lait — et non sur la forme de la tête ou du nez.

Les œuvres de Cheikh Anta Diop sont pratiquement mises à l'index dans des milieux égyptologiques, ethnologiques ou anthropologiques occidentaux. On multiplie et popularise les travaux qui reprennent Junker. Pour faire face à cette situation, la tâche de *Présence Africaine* devrait devenir la tâche de tout Africain : contribuer à diffuser et à populariser en Occident les nouvelles connaissances, les nouvelles découvertes sur les civilisations africaines. Il faudrait que les Noirs puissent avoir le monopole des cours relatifs à l'Afrique en Europe et aux États-Unis d'Amérique. La diffusion des idées relève du « marketing », de la publicité. Il ne faut pas s'attendre à ce que les « Incolores » fassent la publicité pour des thèses qui ne rehaussent pas leur prestige.

Au lieu de faire croire aux jeunes générations que l'Occident a déjà accepté la thèse de Cheikh Anta Diop sur l'origine nègre de la population égyptienne, il faudrait leur apprendre que cette thèse n'a fait que réanimer un débat séculaire. Il leur appartient de le poursuivre en demeurant dans l'horizon de la *Maat*. Poursuivre l'œuvre de Cheikh Anta Diop, c'est poursuivre la philosophie ou le *nkindi* (luba) qui est à la base de cette œuvre ; c'est s'engager pour *wn-m3c* « ce qui est vrai/correct/juste » et pour *mtr dry* « un enseignement fondé sur des données sûres et contrôlables ». Diop a tracé des pistes qu'il nous faudrait prolonger. Son œuvre a été un appel, une invitation à la recherche scientifique sans complaisance :

« *L'Africain qui nous a compris, écrit-il dans son dernier livre, est celui-là qui, après la lecture de nos ouvrages, aura senti naître en lui un autre homme, animé d'une conscience historique, un vrai créateur, un Prométhée porteur d'une nouvelle civilisation* » (79).

Cette œuvre montre clairement que Cheikh Anta Diop était pleinement conscient des tâches qui incombent aux générations futures. A propos de la question nègre, son dernier vœu, qui sera aussi notre mot de la fin, est : « *L'existence d'une égyptologie africaine, seule, permettra, grâce à la connaissance directe qu'elle consacre, de dépasser pour de bon les théories frustrantes et dissol-*

vantes des historiens obscurantistes ou agnostiques qui, à défaut d'une information solide puisée à la source, cherchent à sauver la face, en procédant à un hypothétique dosage d'influences comme s'ils partageaient une pomme » (80).

Mubabinge BILOLO

NOTES

(1) Voir entre autres : S.D., « Un des intellectuels africains les plus illustres est mort », in *Jeune Afrique*, n° 1311 (19 fév. 1986), p. 17 ; « Le dernier des pharaons », in *Afrique Asie*, M 1013, n° 368 (24 fév.-9 mars 1986), p. 20 ; Edem Kodjo, « La grandeur de l'Afrique et le combat pour l'unité : Cheikh Anta Diop ou la pensée à contre-courant », in *Le Monde diplomatique*, n° 384 (mars 1986), p. 2 ; etc.

(2) Cf. L. Houedanou, « Hommage à Cheikh Anta Diop », in *Afrique Nouvelle*, n° 1908 (12 février 1986), p. 6-7 ; *id.*, « L'École de Cheikh Anta Diop », in *Afrique Nouvelle*, n° 1908 (1986), p. 7 col. 2.

(3) Cf. Edem Kodjo, *art. cit.*, p. 2.

(4) Voir Mubabinge Bilolo, « Les tâches laissées par Cheikh Anta Diop : Hommage au Père de l'égyptologie/africanologie africaine », in *Les Nouvelles Rationalités Africaines*, vol. I, n° 3 (1986), p. 429-460. Titre modifié par l'éditeur. Le titre original est celui que nous avons cité dans le texte.

(5) Cf. C.A. Diop, *Nations Nègres et Cultures. De l'antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui, et Antériorité des civilisations nègres : Mythe ou vérité historique ? L'Unité culturelle de l'Afrique noire*, Paris, 1960 ; *L'Afrique noire précoloniale*, Paris, 1960 ; *Les Fondements économiques et culturels d'un État fédéral d'Afrique noire*, Paris, 1960 ; etc. Ces quelques titres montrent que l'œuvre de Cheikh Anta Diop ne se laisse pas réduire à la thèse de l'origine nègre de la culture égypto-nubienne.

(6) Voir Mubabinge Bilolo, *art. cit.*, p. 435-439.

(7) La « philosophie de l'histoire » de Cheikh Anta Diop ainsi que sa lutte pour la promotion des langues africaines sont mises en évidence dans M. Bilolo, *art. cit.* La dimension politique est soulignée par E. Kodjo, *art. cit.* L'enjeu de son œuvre dans le domaine de l'histoire et de l'africanologie est mis en lumière par O. Bimwenyi-Kweshi, *Discours théologique négro-africain*, Paris, 1981, p. 261 ; Amady Aly Dieng, *Hegel, Marx, Engels et les problèmes de l'Afrique noire*, Dakar, 1978, p. 95-103 : « Civilisations et matérialisme historique ». L'apport sociologique est étudié par J. Fonkoue, *Différence et Identité. Les sociologues africains face à la sociologie*, Paris, 1985.

(8) C.A. Diop, *Nations Nègres...* (en sigles : NNC), p. 29-30. Aujourd'hui, la perspective ouverte par Cheikh Anta Diop est poursuivie critiquement par certains chercheurs africains et noirs américains. Entre autres : Théophile Obenga, *L'Afrique dans l'Antiquité. Égypte Pharaonique-Afrique noire*, Paris, 1973 ;

E. Mveng, *Les Sources grecques de l'histoire négro-africaine*, Paris, 1972 ; H. Olela, *From Ancient Africa to Ancient Greece. An Introduction to the History of Philosophy*, Atlanta, 1981 ; *id.*, *The African Foundations of Greek Philosophy*, in : R.A. Wright (éde), *African Philosophy. An Introduction*, 2^e éd., Washington, 1979 ; Mubabinge Bilolo, *Les Cosmo-théologies philosophiques de l'Égypte antique. Problématique-Prémises herméneutiques — Problèmes majeurs* (Académie de la Pensée Africaine, Section I, vol. 1), Kinshasa-München, 1986 ; *id.*, *Les cosmo-théologies philosophiques d'Héliopolis et d'Hermopolis (Iwnw et Hmnw). Essai de thématization et de systématization* (APA., Sect. 1, 2), Kinshasa-München, 1986 ; *id.*, *Les cosmo-théologies philosophiques de Memphis et d'Akhetaton. Approche philosophique du « Document Philosophique de Memphis » et du « Grand Hymne à Jtn » d'Echnaton* (sous presse) ; etc.

(9) O. Bimwenyi Kweshi, *op. cit.*, p. 261 : « Le regard vers le passé négro-africain était en même temps un renversement de modèles, une restructuration du cadre de référence, une renonciation à l'univers de "nos ancêtres les Gaulois" et de leurs dieux et génies tutélaires. Dans cet acte subversif, s'est trouvé franchi le Rubicon de l'histoire et opérée la jonction réconciliatrice avec l'univers propre fonctionnant selon un arrangement et une organisation dont les lois relèvent d'une autre instance... On s'aperçoit qu'une autre histoire n'est pas seulement possible, mais est là, qu'est-là un autre sens du monde, de l'homme et de sa destinée. De là, à partir de là comme lieu propre, la pensée négro-africaine peut prendre son envol pour une quête nouvelle d'horizons nouveaux ».

(10) C.A. Diop, *Civilisation ou Barbarie. Anthropologie sans complaisance*, Paris, 1981.

(11) *Le peuplement de l'Égypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique. Actes du colloque tenu au Caire, du 28 janvier au 3 février 1974* (coll. Histoire générale de l'Afrique. Études et documents 1), Unesco, 1978.

(12) *Histoire Générale de l'Afrique. Vol. II. Afrique ancienne*, (Directeur du volume G. Mokhtar), Unesco, 1980, voir chapitres 1-11.

(13) G. Maspero, *Ars-una species-mille*, Paris, 1912, p. IX.

(14) Charles De Brosses, *Du culte des dieux fétiches ou Parallèle de l'ancienne religion de l'Égypte avec la religion actuelle de Nigritie*, Paris, 1760 ; J. Kollmann, « Die Gräber von Abydos », in *Correspondenz-Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, XXXIII (1902), p. 119-126 ; A. Bloch, « De l'origine des Égyptiens », in *Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, IV (1903), p. 393-403 ; A. Thomson, D.R. McIver, *The Ancient Races of the Thebaid*, London, 1905 ; etc.

(15) M.C.-F. Volney, *Voyages en Égypte et Syrie, faits pendant les années 1783 et 1785*, Paris, 1787, tome I, p. 74-77.

(16) *Ibid.*

(17) Voir C.A. Diop, *NNC.*, chap. II, p. 49-58 : « Naissance du mythe du Nègre ». L'auteur cite l'extrait de Volney précité à la p. 57-58.

(18) Cf. J.-J. Champollion-Figeac, *Égypte ancienne*, Paris, 1839, p. 26-27 ; cité selon C.A. Diop, *NNC*, p. 69.

(19) Physicien anglais. Il était parvenu en 1818 à établir une liste de 204 noms égyptiens, dont le quart était correct.

(20) Cité selon J.-J. Champollion-Figeac, *op. cit.*, p. 30-31 ; cité d'après *NNC.*, p. 64.

(21) E. Lefebure, « Le Cham et l'Adam égyptiens », in *Sphinx* (mars 1886), p. 167-181.

(22) *Ibid.*, p. 171.

(23) *Ibid.*, p. 172.

(24) *Ibid.*, p. 172-173.

(25) H. Brugsch, *Die Aegyptologie*, Leipzig, 1897, p. 31, lire de préférence

p. 29-31. Virchow n'était pas aussi catégorique, comme Brugsch veut nous le faire croire.

(26) Cité selon Dr. Charbonnier, *Les Européens au contact des Africains*, Bruxelles, 1904, p. 13 ; disposition selon M. Bilolo, *Contribution à l'histoire de la reconnaissance de la philosophie en Afrique noire traditionnelle. 1900-1945. Présentation des textes et effort de compréhension*, FTCK., Kinshasa, 1978, p. 10.

(27) *Ibid.*, p. 13 ; M. Bilolo, *Contribution...*, p. 11.

(28) *Cf. ibid.*, p. 13-14.

(29) Lire E. Meyer, *Geschichte des Altertums*, Berlin, 1884, § 165.

(30) Voir D.R. McIver, *op. cit.* ; *id.*, *The Earliest Inhabitants of Abydos*, Oxford, 1901 ; lire aussi C.D. Fawcett, A. Lee, « A Second Study of the Variation and Correlation of the Human Skull, with Special Reference to the Naqada Crania », in *Biometrika*, I (1901-1902), p. 408-467 ; E. Warren, « The Investigation into the Variability of the Human Skeleton, with Special Reference to the Nadaqa Race », in *Philosophical Transaction of the Royal Society*, 189-B (1898), p. 135-227 ; etc.

(31) Voir H. Junker, *Bericht über die Grabungen der Akademie der Wissenschaften in Wien auf den Friedhöfen von El-Kubanieh-Nord. Winter 1910-1911*, Wien, 1920, Section II, p. 2-34 : « Die Völkische Zugehörigkeit » ; *id.*, *Das erste Auftreten der Neger in der Geschichte*, Wien, 1920 ; traduction anglaise : « The First Appearance of the Negroes in History », in *JEA*, 7 (1921), p. 121-132.

(32) H. Junker, *Das erste Auftreten der Neger...*, p. 5.

(33) Lire *ibid.*, p. 5 : « Man war zu leicht geneigt, die dunklere Hautfarbe als Hauptmerkmal anzusehen, aber sie ist nicht das wichtigste oder typischste ».

(34) Voir par exemple, le rapport du Dr. Ludwig Wolf, « Volksstämme Central-Afrika's », in *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* (éditées par R. Virchow), Berlin, 1886, p. 728 : « Die Baluba sind ein wohlgebildeter Menschenschlag, der in physischer Beziehung wohl einen Vergleich mit europäischen Körperformen aufnehmen kann ». Lire aussi l'analyse des données de L. Wolf par Virchow : « Schädel von Baluba und Congonegern », p. 752-767.

(35) *Cf.* D. Werstermann, *The African To-day*, London, 1934 ; traduction française : *Noirs et Blancs en Afrique*, Paris, 1937.

(36) D. Westermann, *Der Afrikaner heute und morgen*, Berlin-Essen-Leipzig, s.d., p. 358-359. C'est nous qui traduisons.

(37) *Ibid.*, p. 291 : « Das große Leben der Welt flutete and Afrika vorüber, Afrika "hat kein Kapitel in der Geschichte des Planeten" ».

(38) *Ibid.*, p. 30-31.

(39) *Ibid.*, p. 30-31.

(40) Voir *antea.*, note 30.

(41) *Cf.* D. Westermann, *op. cit.*, p. 36-37.

(42) T. Säve-Söderbergh, *Ägypten und Nubien. Ein Beitrag zur Geschichte altägyptischer Außenpolitik*, Lund, 1941.

(43) F. Falkenburger, *Craniologie égyptienne*, Offenburg-Mainz, 1949 ; *id.*, « La composition raciale de l'ancienne Égypte », in *L'Anthropologie*, LI (1947), p. 239-250.

(44) W.M.F. Petrie, *Diospolis Parva. The Cemeteries of Abadiyeh and Hu* (1898-1899), Boston, 1901 ; *id.*, *The Making of Epygt*, London-New York, 1939 ; F.W.K. Müller, *Die anthropologischen Ergebnisse des vorgeschichtlichen Gräberfeldes von Abusir-el-Melk*, Leipzig, 1915 ; G.E. Smith, F. Wood Jones, « Report of the Human Remains », in *The Archeological Survey of Nubia. Report for 1907-1908*, II, Cairo, 1910 ; A. Thomson, D. Randal McIver, *The Ancient Races of the Thebaid*, London, 1905 ; A.M. Batrawi, « The Racial History of Egypt and Nubia. Part. I. The Craniology of Lower Nubia from Predynastic Times to the Sixth Century A.D. », in *J.R. Anthropol. Inst.*, LXXV (1945), p. 81-101 ; *id.*, « Report of the Human Remains », in *Mission Archéologique de Nubie 1929-1934*, Caire, 1935 ; G.M. Morant, « A Study of Predynastic Skulls from Badari Based on Measurements Taken by Miss B.N. Stoessiger and Professor D.E. Derry », in *Biometrika*, XXVII

(1935), p. 293-309 ; *id.*, « A study of Egyptian Craniology from Prehistoric to Roman Times, Together With a Series of Measurements on Crania of the First Dynasty From Royal Tombs at Abydos, by G.H. Mortley », in *Biometrika*, 17 (1925), p. 1-52 ; E. Chantre, *Étude craniologique sur la population prépharaonique de la Haute-Égypte*, Paris, 1900, p. 618-625 ; *id.*, *Recherches anthropologiques dans l'Afrique orientale : Égypte*, Lyon, 1904 ; « La nécropole memphite de Khozan (Haute-Égypte), et l'origine des Égyptiens », in *Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon*, XXVI (1908), p. 229-245 ; V. Giuffrida-Puggeri, « Were the Predynastic Egyptians Libyans or Ethiopians », in *Man*, XV, 32 (1915) ; *id.*, « The Actual State of the Question of the Most Ancient Egyptian Populations », in *Harvard African Studies*, III (1922), p. 3-7 ; C.S. Myers, « Contributions to Egyptian Anthropometry : V. General Conclusions », in *Journ. Anthropol. Inst.*, XXXVIII (1908), p. 99-102 ; B.N. Stoessiger, « A Study of the Badarian Crania Recently Excavated by the British School of Archaeology in Egypt », in *Biometrika*, XIX (1927), p. 110-150 ; D.E. Derry, « Report on the Human Remains », in : A.J. Arkell, *Early Khartoum*, London, 1949 ; etc.

(45) Voir K.R. Lepsius, *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien*, Nouvelle réimpression, Genève, 1972.

(46) C.A. Diop, *Civilisation ou barbarie...*, p. 89.

(47) Voir R. Drenkhahn, *Darstellungen von Negern in Ägypten*, Dissertation, Hamburg, 1967.

(48) Cf. *ibid.*, p. 4-15 ; voir aussi la liste des représentations étudiées, p. 154-155.

(49) J. Vercoutter, « Le peuplement de l'Égypte ancienne », in *Le peuplement de l'Égypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique...*, p. 22.

(50) *Ibid.*, p. 19.

(51) « Compte rendu des débats », in *Le peuplement de l'Égypte ancienne...*, p. 81.

(52) E. Strouhal, « Evidence of the Early Penetration of Negroes Into Prehistoric Egypt », in *Journal of African History*, XII, 1 (1971), p. 1-9.

(53) J. Vercoutter, J. Leclant, F.M. Snowden, *L'Image du Noir dans l'art occidental. Vol. I, « Des pharaons à la chute de l'empire romain »*, Fribourg, 1976. Cet ouvrage est également publié en anglais. Son succès est immense. Soit dit en passant, Snowden jr. est un Noir américain. Il est l'auteur d'une dissertation intitulée : « Blacks in Antiquity : Ethiopians in the Greco-Roman Experience », Cambridge, 1970. Je disais que la thèse dominante est celle de Junker. Le lecteur peut s'en rendre compte en lisant ce passage de Jean Vercoutter que je cite à partir de la version anglaise :

« What is certain is that there is not known representation of an indisputable "Negro" person in Egyptian art dating from before 1600 B.C. Yet on the one hand we must keep in mind the stylization of the art of the Old Kingdom : a given head, which looks to us like the classic representation of an Egyptian, may just as well belong to a genuine black. On the other hand I think it would be dangerous to conclude, from the absence of likenesses of unquestionably black persons in Egyptian iconography, that the Egyptians had not yet had any contact, at that early period, with black African peoples. In reality, as I see it, the probability that the Egyptians could have and must have known the blacks is indicated by an analysis of the problem, both curious and complex, of the presence of "Pygmies" under the pharaohs of the Old Kingdom. If it be granted that the Egyptians of that remote time knew this typical people of Central Africa, then it is a least probable that they also had contact with the other black populations south of the Sahara ». (J. Vercoutter, « The Iconography of the Black in Ancient Egypt : From the Beginnings to the Twenty-Fifth Dynasty », in J. Vercoutter, J. Leclant, F.M. Snowden, J. Desanges, *The Image of the Black in Western Art. I. From the Pharaohs to the Fall of Roman Empire*, s. l., 1976, p. 34 s.) Le point de départ est : Les Égyptiens n'étaient pas des Nègres. A partir de ce postulat, on tente de discuter sur la première entrée des Nègres purs en contact avec les Égyptiens. Dis-

cussion qui postule aussi que les Nègres et les Métis « négroïdes » de la Prédynastie se sont volatilisés au cours de l'Ancien Empire. Faire de l'Afrique centrale la région des Nègres, c'est là une hypothèse. Mais l'évidence de la présence des Nègres dans la région de l'Égypte, de la Nubie et de Punt (du côté de la Somalie) dès la période prédynastique nous oblige à nous tenir à cette thèse : les Nègres habitaient en Égypte antique, en Nubie et au Nord-Est de la Vallée du Nil depuis la période prédynastique.

(54) R.D., « Neger », in : *LÄ.* IV, p. 385-387.

(55) J.L., « Afrika », in : *LÄ.* I, p. 86-87, de préférence p. 85-94.

(56) J. Leclant, « Égypte pharaonique et Afrique », in *Institut* (Bulletin de séances de l'Institut de France), n° 10 (1980), p. 3-11.

(57) *Ibid.*, p. 6.

(58) W. Westendorp, « Schießen und Zeugen. Eine Gemeinsamkeit afrikanischer und ägyptischer Vorstellungen », in *Ägypten und Kusch*, Berlin, 1977, p. 481-486.

(59) *Cf. ibid.*, p. 481.

(60) J. Leclant, « Égypte-Afrique, quelques remarques sur la diffusion des monuments égyptiens en Afrique », in *BSFE*, 21 (1956), p. 29-41 ; *id.*, « État présent des études nubiennes », in *BSFE*, 74 (1975), p. 7-18 ; *id.*, « Histoire de la diffusion des cultes égyptiens », in *Problèmes et méthode d'Histoire des Religions*, Vendôme, 1968.

(61) J. Leclant, « Égypte pharaonique et Afrique... », *art. cit.*, p. 11.

(62) J.L., « Afrika », in *LÄ.* I, p. 89.

(63) J. Leclant, Égypte pharaonique... *art. cit.*, p. 5-6.

(64) *Cf. E. Strouhal, art. cit.*

(65) *Cf. E. Strouhal, Anthropologická problematika núbijské skupiny X*, Dissertation, Comenius University, Bratislava, 1966 ; *id.*, « Über die Längenmasse der langen Gliedmassenknochen der Bevölkerung der nubischen Gruppe X », in : *Festschrift für Professor Saller*, Stuttgart, 1968 ; *id.*, « Une contribution à la question du caractère préhistorique de la Haute-Égypte », in « *Anthropological Analysis of Skeletal Remains from Rock Tombs at Naga el-Farik in Egyptian Nubia* », in *Anthropologie*, X, 2-3 (1972), p. 77-122. Strouhal est un des rares auteurs qui citent les recherches de Cheikh Anta Diop. Diop est surtout cité par Jean Leclant et par Vercoutter.

(66) Travaux publiés après *Nations Nègres et Culture* dans le domaine de l'anthropologie physique ; cités par Strouhal : M.C. Nutter, *An Osteological Study of the Hominoidea*, Dissertation, Cambridge University, 1958 ; A.C. Berry, R.J. Berry, P.J. Ucko, « Genetical Change in Ancient Egypt », in *Man*, II, 4 (1967), p. 551-568 ; E.J. Baumgartel, « Predynastic Egypt », in : *The Cambridge Ancient History*, Tome I, Cambridge, 1965, chap. IX, a ; J.E. Anderson, « Late Paleolithic Skeletal Remains from Nubia », in : F. Wendorf (ed.), *Prehistory of Nubia*, Dallas, 1968, p. 996-1040 ; E.J. Baumgartel, « Some Notes on the Origins of Egypt », in *Archiv Orientalni*, XX (1952), p. 278 ss. ; A.J. Arkell, P.J. Ucko, « Review of Predynastic Development in the Nile Valley », in *Current Anthropology*, VI 2 (1965), p. 145-166 ; J.M. Grichton, « A Multiple Discriminant Analysis of Egyptian and African Negro Crania », in *Craniometry and Multivariate Analysis, Paper of the Peabody Museum*, Harvard University, Cambridge, n° 57 (s.d.), p. 45-67 ; etc.

(67) E. Strouhal, Evidence... *art. cit.*, p. 3-6.

(68) *Cf. ibid.*, p. 8-9.

(69) *Ibid.*, p. 8-9.

(70) *Ibid.*, p. 1-2, 5-6, 9.

(71) G. Robins, C.C.D. Shute, « The Living Stature and Physical Proportions of the Naqada People », in : S. Schoske (ed.), *Abstracts of Papers. Résumés des communications. Resümee der Referate*. Quatrième Congrès International d'Égyptologie, 26 August — 1 september 1985, Munich-München, 1985, p. 188-190. Com-

parer avec la communication de F.-W. Rösing, « Zum negriden Bevölkerungsteil im Alten Ägypten », in : S. Schoske (éd.), *op. cit.*, p. 192.

(72) Lire la critique de l'anthropologie physique par E. Schmidt, « Die Rasse der ältesten Bewohner Ägyptens », in *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 36 (1898), p. 114-121. Cet article fait aussi une synthèse des thèses de l'époque.

(73) *Annual Egyptological Bibliography-Bibliographie égyptologique annuelle*, Warminster, 1947-1985 (la publication continue, 36 volumes déjà publiés).

(74) Lire E. Naville, « L'origine africaine de la civilisation égyptienne », in *Revue archéologique*, 22 (1915), p. 47-65 ; *id.*, « La population primitive de l'Égypte », in *Recueil de travaux...*, 33 (1922), p. 193-212.

(75) Lire R. Virchow, « Land und Leute im alten und neuen Ägypten », in *Verhandlungen der Gesellschaft Für Erdkunde zu Berlin*, n° 9 (1888) : « Das Ergebnis meiner Untersuchungen war schließlich, daß die Ägypter überhaupt keiner gefärbten Rassen angehören, daß sie eben nur mehr oder weniger "verbrannt" sind, ... Der Neger ist nicht schwarz, weil er "verbrannt" ist, und er wird nicht hell... Seine Farbe ist unveränderlich und erblich ».

(76) W. Helck, E. Otto (éd.), *Lexikon der Ägyptologie*, Wiesbaden, 1975 (vol. I) — la publication continue. On n'en est au volume VII. L'article sur le « Nègre » est dans le vol. IV, sorti en 1982. Il ne faut jamais minimiser l'impact des thèses soutenues dans ce *LÄ.*, car il constitue l'instrument de base de tout égyptologue.

(77) Nous avons comparé par exemple, les mesures anthropologiques sur les Bantu, dans *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* (R. Virchow, éditeur), Berlin, 1886, p. 26, 645-646, 752-769, avec celle de R. Virchow, *Die Mumien der Könige im Museum von Bulaq*, Berlin, 1888. Il ressort de ces données que les momies analysées se rapprochent des Bantu de l'Afrique Centrale. La différence entre les « index » de ces momies avec ceux des Fellachs modernes est notoire. Au lieu de comparer les « index » de Wolf et de Wissmann sur les Bantu avec ses données sur les momies, Virchow s'était mis à spéculer sur les impressions de l'œil nu à la vue des momies : « *Wüssten wir nicht, mit welchen Persönlichkeiten wir es zu thun haben, so würden wir kaum Bedenken tragen, die Ähnlichkeit dieser Mumienköpfe mit europäischen Köpfen anzuerkennen* » (p. 11 ; les « Indices », voir, p. 20—21). Là où les « Index » sont identiques à ceux d'autres tribus nègres, on recourt à l'iconographie pour dire que les Égyptiens n'étaient pas Nègres ; là où l'iconographie ou l'œil nu révèle qu'il s'agit des Nègres, on recourt aux « index » pour démontrer que les impressions de l'œil sont trompeuses. Grâce à ce passage d'un niveau d'analyse à un autre, on peut contourner toute objection.

(79) C.A. Diop, *Civilisation ou barbarie*, p. 16, (Présence Africaine).

(80) *Ibid.*, p. 16.